

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 5

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185124>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nie, s'est dit : répondre *non*, là, devant tout le monde, quand c'est l'usage de dire *oui*, une aussi horrible inconvenance n'est pas possible. Et elle a répondu *oui* absolument par convenance ; mais comme il était sans doute au-dessus de ses forces de partager le sort de l'homme que lui avait choisi sa mère, elle a pris, sans crier gare, de la poudre d'escampette, ne se doutant peut-être pas de l'énormité de son action. Et la malheureuse est partie, ignorante assurément comme la plupart des jeunes filles, et du code civil et du mariage. »

Après avoir fait le tableau du malaise général qui se fait sentir depuis longtemps déjà dans le monde entier, malaise dont les industries et le commerce de notre pays ont aussi gravement été frappés, le *Bulletin financier*, de Lausanne, ajoute :

« L'industrie des hôtels, poussée en Suisse jusqu'à l'insensé, subit, pour les mêmes motifs que les autres, la crise la plus intense. »

La réflexion est juste, car, exagérant les ressources que peuvent apporter chez nous les étrangers qui visitent nos sites alpestres et séjournent quelques semaines au bord de nos lacs, de trop nombreuses personnes se sont vouées, chez nous, au service de cette population flottante, aux dépens peut-être de nos ressources agricoles, de la simplicité de nos mœurs, et de plusieurs métiers aujourd'hui négligés. De là, cette multitude d'hôtels dans toutes les vallées, à proximité de tous les glaciers, et souvent jusque sur les plus hautes cimes, au risque de n'avoir que quelques pauvres touristes pendant deux ou trois semaines seulement, suivant les caprices de la saison ; de là ces pensions sans nombre, ces guides qu'on rencontre partout, fumant leur pipe au soleil en attendant la clientèle ; ces montreurs de grottes et de cascades, toutes ces choses enfin qui ont fait dire que la Suisse n'était qu'une grande hôtellerie.

Les mêmes considérations ont évidemment inspiré ces vers, publiés dans la *Revue britannique*, qui sont fort méchants, et peut-être un peu exagérés, mais auxquels on doit accorder un certain fond de vérité :

De la Suisse où jadis naquit la liberté,
L'aubergiste, aujourd'hui, devient l'unique athlète ;
Et sa cuiller à pot, tant que dure l'été,
Du vieux Guillaume Tell remplace l'arbalète.
Pendant six mois, la Suisse exploite ses cafés,
Invite l'étranger à ses tables banales,
Et pour quelques écus, change en beautés vénales
Ses rochers à prix fixe et ses lacs tarifés.
J'aime mieux admirer les Alpes quand la bise
D'un froid manteau de neige enveloppe leurs flancs,
Quand le givre, aux sapins, suspend ses festons blancs,
Et qu'au lit des torrents le flot se cristallise.
Décembre, des glaciers, relève les remparts,
Et voit du haut des monts les touristes épars,
Fuir ainsi qu'une armée au jour d'une défaite.
Leurs vices et leur or cherchent d'autres climats ;
Et la Suisse endossant son manteau de frimas,
Redevient, en hiver, ce que Dieu l'avait faite.

Aux dames. — Une mode singulière, mais logique, vient d'être adoptée par beaucoup de femmes élégantes, quand elles font leurs visites du matin. Au lieu d'entrer dans le salon avec une pelisse ou une confection, elles se drapent dans un tartan, laissé dans l'antichambre, et elles entrent en taille et en chapeau ; cette mode a deux avantages : celui de ne pas entrer dans une pièce dont la température est élevée avec des vêtements destinés à tenir chaud dehors, et ensuite de montrer tout l'ensemble d'une jolie toilette, plaisir auquel tant de femmes sont sensibles. On prétend que l'ancien châle cachemire va reparaître, pour remplacer le tartan en cette occasion ; bien entendu que ces châles écossais sont choisis avec des couleurs claires et tendres, gris-souris par exemple, et d'une laine extrêmement fine et souple.

Les bals commencent à s'organiser à Paris ; on mettra, paraît-il, très peu de fleurs sur les robes, beaucoup de dentelle blanche ; les délicieuses étoffes Pompadour, semées de fleurs charmantes, sont elles-mêmes de vrais bouquets. La robe de bal la plus simple, la plus jolie et la plus solide se fera en surah blanc, ce foulard sergé si frais et si seyant qu'on inondera de cascades de dentelle bretonne. Les robes de ce genre se feront avec petits paniers, courtes et demi-longues, ce qui est bien plus commode pour danser ; quelques fleurs dans les cheveux, au corsage, et l'on aura une toilette très jeune, très parisienne.

(Revue de la mode.)

M. d'Haussonville, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et M. le pasteur Rubin, dans une brochure, ont publié dernièrement des détails fort remarquables sur les enfants abandonnés ou vagabonds, qui se comptent par milliers à Paris. Echappés de bonne heure à la famille, ne fréquentant aucune école, ne recevant aucune espèce d'instruction, ces enfants vaguent dans les rues, un refrain licencieux ou des lazzi impertinents à la bouche, vivant à l'aventure, couchant on ne sait où, heureux du présent qu'ils savent toujours exploiter, insoucieux du lendemain, narguant la police, demandant l'aumône, ouvrant la portière de votre voiture en vous appelant : *Mon prince, mon ambassadeur*, et répondant à votre refus par des quolibets.

Les agents de police, qui connaissent à fond ce type du gamin de Paris, vous diront qu'il est rusé, d'un égoïsme sauvage, avec des caprices souvent féroces. Dépravé jusqu'à la moëlle, il n'a plus ni pudeur, ni sentiment du devoir. Rien n'est plus affligeant que ce cynisme moral dans des corps et des âmes d'enfants.

Ces petits héros de la rue, dont s'amuse quelquefois la curiosité des étrangers, finissent trop souvent, hélas ! à l'hôpital ou à la prison.

Rien de plus triste que la vue de ces enfants qu'on rencontre à l'heure de l'école dans les rues détournées, autour des halles, des gares de chemins de fer, ou le soir à la porte des théâtres. Ils ne restent pas isolés ; ils forment bien vite des associations intimes, une sorte de franc-maçonnerie avec des mots d'ordre, signes de ralliement et lieux de rendez-vous. Entre ces petits mauvais sujets s'établit rapidement un enseignement mutuel autrement fécond que celui de l'école. Malheur à l'écolier plus sage qui passe par là et qui s'attarde un instant à regarder leurs jeux ou qui s'y mêle. Ce sera une

recrue nouvelle pour la troupe des petits vagabonds, car ceux-ci sont habiles à pratiquer la corruption. On ne songe d'abord qu'à jouer, qu'à s'amuser, puis l'on passe bientôt à des distractions moins innocentes. Il faut les voir, les vêtements, les cheveux en désordre, le visage et les mains souillés de boue, s'agitant, criant, passant des jeux aux disputes et aux batailles, ou bien se réunissant à la chute du jour, alors que la faim se fait sentir, et formant leurs complots pour dévaliser les étalages des fruitiers et des marchands de comestibles.

Après l'âge de dix ans, ils ont d'autres besoins et commencent à exercer d'autres industries. Ils ont pris l'habitude de la vie nomade et ils y persistent, demandant leur nourriture et leurs plaisirs au hasard des rencontres et des aventures. Le soir, on les trouve, garçons et filles de douze à quinze ans, aux abords des théâtres des faubourgs, devant les guichets, prenant rang dans les queues qui se forment et vendant leur place pour quelques centimes aux spectateurs attardés. Ils entrent ensuite chez le marchand de vin où ils dépensent ce qu'ils ont gagné. Vous les retrouvez à la fin du spectacle ; de petits groupes se forment ; l'heure est avancée, les petits vagabonds se consultent. Ceux qui ne sont pas entièrement affranchis de l'autorité paternelle et redoutent une correction méritée, se demandent s'ils oseront rentrer au logis à une heure si tardive. On s'interroge, on délibère.

— Que faites-vous ? dit l'un d'eux. Il est trop tard ; moi je découche.

— Eh bien ! moi aussi, nous découchons.

Et les voilà cherchant un gîte pour la nuit. Les prévoyants se sont réservé vingt centimes pour avoir le droit d'entrer dans un de ces garnis infects qui leur offrira un abri. Les autres se glissent sous une porte cochère, dans un escalier, dans une voiture stationnant sur la voie ; ou bien ils franchissent les fortifications et se réfugient dans les carrières et fours à plâtre où la police fait de temps à autre des razias. Le matin, en rentrant à Paris, ils s'arrêtent devant les casernes, où les soldats, qui ont bon cœur, ont toujours une gamelle de soupe ou un morceau de pain à leur offrir. Cette journée ainsi commencée se passe comme la précédente et ces petits fugitifs du foyer domestique restent ainsi trois ou quatre semaines sans reparaitre au logis. « J'ai vu, dit M. Robin, nombre de ces enfants qui ont renouvelé périodiquement cette vie d'aventures, jusqu'à ce que les parents, lassés et à bout de patience, les ont laissés aux mains de la justice. »

Bredy.

— Que diablo avai-tou tant à ruailà hier à né pè lo cabaret ?

— L'est cé blagueu dè Bredy, qu'est adé lo mémo, que no contàvè qu'on iadzo on espèce d'ambassadeu étai venu pè châttrè avoué on négre, nâi coumeint on petou, et que stu négre se trovâvè à

'na pinta, iô desâi gaillâ dè mau dâo canton dè Vaud et dè la Suisse. Adon Bredy que lâi sè trovâvè assebin, no fâ : Quand y'é cein oïu, melebâogro ! n'é fé ni ion, ni dou ; t'é accrotsi mon négre, onna man su lo cotson et l'autra su la gardietta, que l'é serrâ, que l'est venu asse blian qu'on panaman.

Adon ne no sein ti met à recaffâ dè cein que son négre étai venu tot blian, et Bredy s'est met d'n'a colère que volliâvè tot frésâ, que cein no fasâi adé mé épouffâ ; et pi mon gaillâ s'est met-te pas à m'insurtâ, que n'avé portant pas mé rizû què lè z'autro ; mâ ne mè su pas laissi tot derè et ma fâi de 'na réson à l'autra, on s'est tot de què brav'-hommo.

— Porquî lâi as-tou pas bailli 'na ramenâie, à cé bougro dè mina-mor ?

— Oh câise-tè : y 'avé dza la man lèvâie po lâi appliquâ mon pi cauquî pà ; mâ on m'a ratenu.

La Providence.

(Fin.)

— Mon ami, dit la jeune femme, qui s'était empressée de faire un peu de toilette, tu m'as appelée ?

— C'est ma femme, monsieur, dit l'artiste, en la présentant au vieillard.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria aussitôt celui-ci avec joie. Pardonnez-moi, madame, mais ces traits, en effet...

— Sont presque ceux de votre photographie, et c'était là l'espoir dont je vous parlais.

— Que veut dire cela ? fit Marie étonnée, et pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Pour faire ton portrait, répondit Adrien en riant, monsieur vient me le demander.

— Mon portrait ! et pour qui ?

— Tout ceci, madame, est en effet une énigme pour vous, dit le vieillard ; permettez-moi de vous l'expliquer.

— Il répéta alors ce qu'il avait dit à l'artiste et termina son récit en disant avec quelque anxiété :

— Voulez-vous vous prêter à l'essai que nous allons faire ?

— Je serai heureuse, monsieur, d'y être pour quelque chose, répondit-elle gracieusement.

— Alors, ne perdons pas de temps. Vous avez là une toile prête sans doute pour un autre tableau ; voulez-vous qu'elle serve à celui que nous allons faire ?

— Doucement ! dit Adrien, n'allons pas si vite : la toile n'a pas la dimension voulue, ma palette n'est pas préparée pour un portrait, ma femme n'a pas une toilette en harmonie avec celle de votre photographie ; tout cela ne peut s'improviser.

— Vous avez raison, je suis un vieux fou ; mais que voulez-vous ? je l'aimais tant, et vous avez éveillé en moi un espoir si doux !

— Y a-t-il longtemps, monsieur, que vous avez perdu cette compagne si chère ? lui demanda la jeune femme.

— Un an à peine ; et, depuis lors, je ne vis que de souvenirs et ne me trouve bien nulle part. Nous habitions une délicieuse villa sur les bords du Tibre, près de Rome. Tout y semblait réuni pour notre bonheur, lorsqu'une crise imprévue et soudaine me l'a enlevée. Depuis lors, ne pouvant supporter ma solitude, j'ai successivement visité l'Italie, l'Allemagne, Londres et enfin Paris, cherchant toujours, non une félicité disparue, mais la distraction, le bruit, le mouvement. J'avais toujours sur moi cette image, qu'il m'était doux de contempler, malgré ses imperfections, lorsqu'en visitant l'exposition, l'idée m'est venue de la faire reproduire...